

Dorothee Legrand

Responsables de la vérité *

Nous le constatons, le lieu et moment du monde dans lequel nous vivons donne une place croissante à la parole : nous sommes invités, si ce n'est enjoins, à parler, à décrire phénoménologiquement nos « expériences en première personne » quand nous sommes malades ou heureux, à « balancer nos porcs » quand nous sommes agressées sexuellement, à affirmer un consentement où ne peut être décelée aucune trace d'hésitation ni de jeu, à dire la réalité des faits pour contrer la prolifération virale des *fake news*, etc. Dans ce contexte social, politique, la psychanalyse a une certaine responsabilité, une responsabilité certaine car, Lacan l'aura affirmé aussi clairement que possible : le psychanalyste reçoit de la parole « son instrument, son cadre, son matériel et jusqu'au bruit de fond de ses incertitudes ¹ ». La psychanalyse n'est-elle pas le nom d'un espace où il est, où il reste, où il devient, où il redevient possible de parler et par là même d'agir contre le bâillonnement de la parole ? Mais *nous* qui parlons, nous demandons-nous assez ce que c'est que parler, comment parler, pourquoi parler ?

Le profane, dit Freud, avec une subversion dont ses lecteurs seront devenus familiers, le profane aura sans doute du mal à croire en la puissance de la parole et il nous faudra alors emprunter un long détour « afin de faire comprendre comment la science procède pour restituer au mot au moins une partie de sa force magique d'antan ² ». Nous étions alors en 1890, mais aujourd'hui même, pouvons-nous entendre, comment pouvons-nous entendre qu'il ne s'agit pas de remplacer une approche magique par une approche scientifique, mais au contraire d'en passer par la science pour restituer à la parole sa puissance d'agir ?

Freud aura su différencier la science d'une idéalisation de la science, aujourd'hui notamment véhiculée par des médias trop pressés de répondre aux désirs qu'ont les hommes de posséder une vision du monde qui leur permettrait de « se sentir assuré[s] dans la vie ³ ». La science n'est pas, la science doit reconnaître qu'elle n'est pas, qu'elle ne peut pas être et doit ne pas être une vision du monde, c'est-à-dire, dans les termes de Freud, nous

sommes alors en 1932, la science n'est pas « une construction intellectuelle qui résout, de façon homogène, tous les problèmes de notre existence à partir d'une hypothèse qui commande le tout, où, par conséquent, aucun problème ne reste ouvert, et où tout ce à quoi nous nous intéressons trouve sa place déterminée ⁴ ». Certes – et c'est encore Freud qui parle –, la science « postule l'homogénéité de l'explication du monde, mais seulement en tant que programme dont l'accomplissement est déplacé dans l'avenir ⁵ », avenir irréductiblement inactuel, inactualité irréductible qui impose à la science de ne pas pouvoir prétendre construire « une image du monde cohérente et sans lacune ⁶ ».

Vis-à-vis de la science, la psychanalyse se spécifie de ce qu'elle n'idéalise pas mais récuse au contraire toute épistémologie dont la visée serait totalisante. La psychanalyse n'est pas une vision du monde, une vision une, unifiée, totalitaire d'un monde un, unifié ou unifiable, total ou totalisable. La psychanalyse n'est pas-tout – et j'aime faire entendre ici ce concept de Lacan, le pas-tout, comme une manière de travailler l'idée que la psychanalyse n'est pas, veut ne pas être et doit ne pas être une vision du monde.

Par opposition aux dogmatismes, Freud caractérise la science par sa « soumission à la vérité ⁷ ». On pourrait donc dire, et on aurait raison, que la science procède par constructions d'hypothèses soumises à la vérité. Et on devrait alors comprendre la science comme l'ensemble des procédures qui visent à la construction de la vérité. Mais « construction de la vérité », les deux termes de cette expression ne se contredisent-ils pas ? La science ne se soumet-elle pas humblement à la vérité d'un monde toujours plus grand qu'elle, et qui lui préexiste ? Comment alors penser qu'elle procède à la *construction* de la vérité ?

Pour commencer à le comprendre, il faut commencer par revenir au b.a.-ba de la pratique scientifique, il faut commencer par s'intéresser, non pas seulement aux résultats de la science, mais, comme les scientifiques eux-mêmes, comme les praticiens de la science, il faut s'intéresser à ces résultats pour ce qu'ils sont : des productions scientifiques. Tout scientifique travaille non pas à observer, recueillir, collecter des faits toujours déjà là, mais à produire, générer, construire des données. La pratique de la science force à le constater.

Reste toutefois que l'idéal de la science est l'adéquation de ses productions à la réalité des faits. Et tout se passe comme si la science et ses scientifiques pensaient pouvoir développer les moyens d'atteindre cette adéquation, de proche en proche, et de plus en plus. Tel est l'idéal du progrès scientifique. Cet idéal scientifique, disons cette idéalisation d'une

vérité d'adéquation est pourtant contredite par chaque geste scientifique. Pour le dire aussi simplement que possible : la vérité n'est pas un fait observable et mieux que quiconque, par sa pratique, le scientifique sait que ce qu'il observe n'est pas la matière brute de la vérité.

On commence à entendre, peut-être, la tension qui menace de déchirer la science, tension entre sa visée et sa pratique : idéalement, la science s'approche exponentiellement d'une adéquation à la réalité préexistante, alors que, techniquement, ses productions l'en éloignent irrémédiablement. Les pratiques mêmes de la science font de la vérité d'adéquation un idéal inatteignable, et face à cet idéal, toute production scientifique pèse autant qu'une production cinématographique. C'est beaucoup, mais ce n'est pas ce à quoi la science prétend. Si la science peut prétendre se soumettre à la vérité, tout en assumant ses résultats comme autant de productions, c'est donc qu'elle opère, de fait, dans un cadre qui démantèle l'idéal d'une adéquation de la vérité à une réalité qui lui préexisterait. Or, ce démantèlement est précisément ce que la psychanalyse réalise, au double sens de la réalisation : comme prise de conscience et comme construction.

« Constructions dans l'analyse » est le titre que Freud aura donné à quelques pages écrites après plus de trente-cinq années de pratique et de théorisation de la psychanalyse. Je dois au travail de Stéphane Habib et à celui d'Adèle Jacquet-Lagrèze de m'avoir rendue plus attentive à la portée conceptuelle et clinique de la notion de construction quand on l'entend comme effet de la vérité sur la réalité ainsi construite.

Dans ce texte, un savant tient un « propos aussi blessant qu'injuste au sujet de notre technique psychanalytique ⁸ » : les interprétations du psychanalyste sont invalides car invalidables, vous avez tort parce que vous pensez avoir toujours raison. À cela, Freud répond qu'une construction analytique peut être vraie, alors même que son adéquation à la réalité ne peut pas être objectivement vérifiée ; elle n'est pas pour autant une création *ex nihilo* par laquelle une autorité abusive chercherait à imposer sa propre subjectivité ; plutôt, une construction est vraie si elle a des effets.

À partir de l'irréparable absence du passé, il faut que l'analyse « *construise* ce qui a été oublié ⁹ ». En portant ses efforts sur ce qui est « encore vivant ¹⁰ », encore vivant et donc encore se modifiant, l'analyse construit une histoire, au double sens d'une histoire que l'on raconte au présent et d'une histoire qui raconte le passé, histoire dont l'enjeu est qu'elle « agisse ¹¹ », histoire, donc, racontée au futur antérieur. Ce qui importe ici n'est pas l'histoire en tant qu'elle raconte un passé qui déterminerait un présent, comme une cause en amont déterminerait un effet en aval, selon

un ordonnancement chronologique linéaire. Plutôt, ce qui importe est l'histoire en tant qu'effet en amont d'une construction en aval.

Freud l'écrit à Fliess le 6 décembre 1896 : « Les matériaux présents sous forme de traces mnésiques subissent de temps en temps, en fonction de nouvelles conditions, une *réorganisation*, une *réinscription* ¹². » Ce qui importe donc, pour le dire maintenant avec Lacan, ce qui importe est « ce qui se réalise dans mon histoire » : ce n'est pas « le passé défini de ce qui fut puisqu'il n'est plus, ni même le parfait de ce qui a été dans ce que je suis, mais le futur antérieur de ce que j'aurai été pour ce que je suis en train de devenir ¹³ ».

Dans ce cadre, une histoire est « erronée ¹⁴ », une construction est « inexacte ¹⁵ » quand elle est inopérante : « Si la construction est fausse, [dit Freud], rien n'est changé chez le patient, mais si elle est juste ou si elle représente un pas vers la vérité, il y réagit par une aggravation évidente de ses symptômes et de son état général [...] Ce n'est qu'en continuant l'analyse que nous pouvons décider si nos constructions sont exactes ou inutilisables ¹⁶. » Entendons ce couple de termes : à la vérité d'une construction, Freud oppose sa stérilité. Ce qui ne change rien est faux, ce qui est opérant est vrai, le vrai est vrai en ceci qu'il n'est pas sans effet sur la réalité.

Mais avec une telle conception de la vérité, ne tombe-t-on pas dans un pragmatisme relativiste sans bornes ? Ne risque-t-on pas d'y perdre la notion même de vérité ? Par exemple, cette notion de vérité nous permettrait-elle de dire que je suis psychotique *pour de vrai* puisque la prise de neuroleptiques a un effet sur moi ? La vérité d'une psychose ne pourrait-elle pas être vérifiée après coup grâce à l'efficacité des neuroleptiques ? Et finalement, ne pourrait-on pas suspendre la question de la vérité, et lui préférer celle d'efficacité ? On s'intéresserait alors à l'effet des neuroleptiques et la vérité serait ici inopérante. Sans négliger le fait que, peut-être, prendre des neuroleptiques en dehors de toute dissertation sur la vérité pourrait calmer mes délires, il faut comprendre que la psychanalyse me permet, en plus, de construire « ce que j'aurai été pour ce que je suis en train de devenir », pour le dire encore une fois avec les mots de Lacan. Dans ce cadre, ni l'histoire de mes états délirants, ni l'efficacité ou l'inefficacité des neuroleptiques ne servent à l'interprétation de ce que j'ai été comme vérité d'un passé qui pèserait comme une fatalité en déterminant causalement ce que je suis en train de devenir. Plutôt, il s'agit de réaliser ce que je suis en train de devenir comme vérité de ce que j'aurai été.

La construction analytique doit donc être comprise comme effet de vérité, au double sens du génitif : la vérité est un effet et la vérité a un

effet. La vérité est l'effet d'une construction qui ne présuppose pas son adéquation à une réalité préexistante, mais qui a pour effet de devenir réalité. La psychanalyse est donc un réalisme, au sens où la construction analytique ne se soutient que par son effet *dans la réalité* – réalité la plus concrète et la plus vitale des troubles sur lesquels l'analyse ne pourra avoir un effet que par une mobilisation de la réalité.

Qui plus est, la psychanalyse n'est pas un idéalisme, car la construction de la vérité, loin d'être constitution par une toute-puissance transcendante, est soumise au réel. La construction de la vérité n'est pas l'exercice d'une inépuisable puissance d'absorption du monde dans une vision panoptique. Au contraire, elle se soumet au réel comme à ce qui lui est impossible, irréductiblement. C'est ce qu'aura enseigné Lacan : le principe directeur de la pensée – qu'elle soit psychanalytique, philosophique, scientifique – n'est pas, ne peut pas être, ne doit pas vouloir être la totale réduction de l'inconnu au connu, mais la reconnaissance que l'impossible est impossible. L'impossible, le réel résiste irréductiblement et cette résistance est justement cela même qui permet à la vérité de ne pas être une vue de l'esprit mais de se soutenir dans la réalité.

Si le chercheur de vérité travaille à la possibilité d'une construction qui se soutient comme vérité, spécifiquement, la construction analytique de la vérité est le fruit du travail d'un analysant avec un analyste. Chacun de nous est une singularité irréductible. Cela signifie que notre singularité est irréductiblement singularité plurielle – Jean-Luc Nancy aura fait de cet oxymore un concept philosophique indispensable¹⁷. Sans pouvoir en dire plus ici, retenons que, dans le cadre analytique, la construction de la vérité est l'œuvre de sujets singulièrement pluriels. Toutefois, elle n'est pas plus une construction intersubjective qu'une construction subjective. La vérité n'est ni l'accord d'un sujet avec lui-même, ni l'accord de plusieurs sujets entre eux, ni même l'accord de tous les sujets entre eux : la vérité est ainsi nommée parce qu'elle est et a un effet *sur la réalité*. Et, en particulier, la vérité est et a un effet sur la réalité de la construction singulièrement plurielle d'un sujet, construction du sujet au double sens du génitif encore une fois : le sujet réalise une construction qui réalise un sujet qui réalise une construction qui réalise un sujet, etc.


Ce *mouvement* de subjectivation, Emmanuel Levinas aura pu le saisir en une seule phrase : « Par la mémoire, je me fonde après coup, rétroactivement : j'assume aujourd'hui ce qui, dans le passé absolu de l'origine, n'avait pas de sujet pour être reçu et qui, dès lors, pesait comme une fatalité¹⁸. » Par la mémoire, donc, par la « produ[ction] de nouveaux souvenirs¹⁹ », par





















la construction au présent de l'histoire de votre passé raconté au passé, il ne s'agit pas de marcher à reculons sur vos propres traces, il ne s'agit pas de vérifier comment vous êtes devenu ce sujet. Il s'agit pour vous de devenir ce sujet, sujet non pas déterminé par votre passé mais responsable de votre histoire, histoire par laquelle vous êtes en train de devenir ce sujet que vous n'êtes donc jamais définitivement devenu.

On l'entend, je l'espère, cette conception de la vérité impose une responsabilité : la vérité, il s'agit de s'atteler encore et encore à la construire et à la reconstruire parce que la vérité est cela même qui change quelque chose à la réalité. Emprunter quelques phrases à Jean-Luc Nancy me permettra de mieux le dire – il ne parle ici ni de psychanalyse ni de science et nous fera peut-être d'autant mieux entendre les enjeux fondamentaux auxquels est confronté le chercheur de vérité, qu'il soit scientifique ou psychanalyste : « Une responsabilité [est] tendanciellement confondue avec l'existence même, [...] rien ne peut [lui] être soustrait[e] dès lors que rien, aucune autorité, aucune puissance, aucun index de sens et de non-sens, n'est en charge d'un destin [qui pèserait comme une fatalité...] [...] penser, [être responsable de penser] [...] ce n'est pas dégager des significations latentes, c'est assumer l'ouverture vers du sens possible, non donné, [non] promis, [non] garanti comme à venir [...] Ce dont nous sommes absolument responsables, c'est le sens (le sens ou la vérité, ici je me contenterai de les assimiler) [...] la pensée [est] la *praxis* responsable [de la vérité] [...] Nous un par un, [deux à deux] [...] nous tous ensemble [...], [nous singularités plurielles, nous chercheurs de vérité, scientifiques, psychanalystes, philosophes, romanciers, cinéastes, peintres, danseurs, cultivateurs, nous sommes] responsable[s] de ce qui n'est pas donné ²⁰ » : nous sommes responsables de la vérité, réalité « encore vivante », toujours à recommencer, donc.

Dans le contexte qui est le nôtre ici, aujourd'hui, écrire et lire ces mots nous en rend responsables car ces mots nous disent que *nous* sommes responsables de ce que nous construisons ou participons à construire, et des effets de vérité que ces constructions ont sur la réalité. Telle est l'exigence éthique qui se dégage de cette conception de la vérité. Je voudrais donc *vous* poser une question : pensez-vous qu'il soit possible, comment serait-il possible que nous ne reculions pas devant cette responsabilité mais en faisons au contraire le principe directeur de nos pratiques, de nos élaborations théoriques et de nos rencontres ?

Mots-clés : construction, science, psychanalyse, réel.

*  Intervention faite aux journées scientifiques « Pour une éthique du décloisonnement entre psychanalyse, psychiatrie et neurosciences », à Paris le 29 septembre 2018.

1.  J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient, ou la raison depuis Freud » (1957), dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 494.
2.  S. Freud, « Traitement psychique (traitement d'âme) » (1890), dans *Résultats, idées, problèmes I, 1890-1920*, Paris, PUF, 1991, p. 2.
3.  S. Freud, « Sur une *Weltanschauung*, XXXV^e conférence » (1932), dans *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Folio Essais, 1984, p. 211.
4.  *Ibid.*
5.  *Ibid.*, p. 212.
6.  *Ibid.*, p. 214.
7.  *Ibid.*, p. 243.
8.  S. Freud, « Constructions dans l'analyse » (1937), dans *Résultats, idées, problèmes II, 1921-1938*, Paris, PUF, 1998, p. 269.
9.  *Ibid.*, p. 271.
10.  *Ibid.*
11.  *Ibid.*, p. 273.
12.  S. Freud, *La Naissance de la psychanalyse, Lettres à Wilhelm Fliess, notes et plans (1887-1902)*, publiés par Marie Bonaparte, Anna Freud, Ernst Kris, Paris, PUF, 1956, p. 153.
13.  J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse (1953) », dans *Écrits, op. cit.*, p. 300.
14.  S. Freud, « Constructions dans l'analyse », art. cit., p. 274.
15.  *Ibid.*, p. 273.
16.  *Ibid.*, p. 277.
17.  J.-L. Nancy, *Être singulier pluriel*, Paris, Galilée, 1996.
18.  E. Levinas, *Totalité et infini : essai sur l'extériorité* (1961), Paris, Le Livre de poche, 1990, p. 49.
19.  S. Freud, « Constructions dans l'analyse », art. cit., p. 274.
20.  J.-L. Nancy, « Répondre de l'existence », dans T. Ferenczi (sous la dir. de), *De quoi sommes-nous responsables ?* Paris, Le Monde éditions, 1997. Ceci n'est pas une citation exacte des phrases écrites par Nancy, elles se sont un peu mélangées les unes aux autres, et quelques fragments intrus sont venus s'intercaler.